Des biens essentiels : le bois et la laine

Pionnier sciant les billots avec une scie de long.
Source : collection de la Société du Patrimoine SOPABIC

« J'en arrache, j'en arrache, je tir' le diabl' par la queue.
J'en arrache, j'en arrache, que voulez-vous j'su' pas chanceux ! »
Chanson d'Ovila Légaré, J'en arrache

Tel est le refrain qui se retrouve sur bien des lèvres au début de la colonisation à la mission du Grand-Brûlé.

Pour le pionnier nouvellement arrivé sur son lot, les arbres qui s'y dressent représentent un défi d'envergure. Après plusieurs semaines de labeur intense, le colon dispose enfin du bois et de l'espace nécessaire pour construire sa maison.

Pour entreprendre cette nouvelle étape, l'habitant peut choisir d'équarrir lui-même à la hache ses billes de bois ou recourir au moulin à scie du village. Cependant, le moulin devient essentiel pour obtenir les bardeaux utilisés pour le toit et les planches droites, sans nœud et bien planées, pour la finition et la fabrication de ses meubles.

Dans mille et un autres usages, le bois est indispensable. Si le fermier se débrouille généralement pour créer et réparer les outils courants, tels que râteaux, pelles, jougs, « manches » de toutes sortes, le moulin à scie fournit les lattes et planches pour fabriquer d'autres objets comme la baratte à beurre, la huche à pain, les barils de différents formats, la cuve à laver et, bien sûr, les charrettes. Le moulin à scie a donc une vocation de service communautaire et répond continuellement aux besoins de base des colons.

Le moulin à scie

Déjà en 1876, pour répondre aux premières demandes d'approvisionnement, Joseph Sarrazin bâtit près du ruisseau Clair un pouvoir d'eau et un moulin à scie *de long*, c'est-à-dire à scie verticale et en longueur. Ça ne scie pas bien vite, mais c'est bien utile d'avoir quelques planches par jour.

L'année suivante, le moulin est vendu à François Léonard. Pour gagner en rapidité, il installe une scie ronde pour scier les billots et le rendement s'améliore. La première vraie scierie est née. Elle est exploitée par ce même propriétaire jusqu'en 1890, année où Magloire Gosselin en prend possession.

Ce dernier s'associe avec son beau-frère Magloire Lagacé. Pour garantir une réserve d'eau suffisante et pour alimenter avec plus de puissance la grande roue à aubes, ils réaménagent le pouvoir d'eau en construisant un barrage sur la petite chute du ruisseau Clair. En 1905, les deux Magloire convertissent une partie de la scierie en génératrice. Ils deviennent ainsi les premiers à fabriquer et à utiliser de l'électricité au village. Mais ces deux fonctions combinées menacent la régulation de la réserve d'eau et après plusieurs efforts infructueux pour régler le problème, les associés perdent foi en leur entreprise et vendent le moulin.

En 1919, le moulin à scie passe aux mains d'Antonio Forget. Il délaisse la fabrication d'électricité et ajoute une scie ronde plus grande, ce qui permet un sciage encore plus efficace. Les compagnies forestières ainsi que les cultivateurs qui apportent leur bois à scier, alimentent le moulin. Le maître-scieur réceptionne le bois et le dirige vers les bonnes scies ou le planeur selon le travail demandé. En 1920, un incendie détruit les installations entraînant un arrêt temporaire des activités. Après une reconstruction rapide, elles sont poursuivies jusqu'au début des années 1970 où le propriétaire d'alors Berchmans Forget fait démolir tous les bâtiments, incluant la maison et l'administration.

Vue sur les moulins à scie et à carder.
Source : collection d'Antonio Forget

Le moulin à carder

Le maître-scieur, Antonio Légaré, est aussi responsable du moulin à carder la laine situé sur le même emplacement. Il supervise et participe lui-même à certaines étapes du procédé.

La tonsure que chaque éleveur de moutons apporte est placée dans de petits sacs en jute, identifiés à son nom. Sac par sac, pour ne pas mélanger les tonsures, la laine est vidée dans un bassin d'eau et lavée avec un savon spécial qui enlève impuretés et huile animale. Cette opération terminée, la laine est mise à sécher avant d'être passée au cardeur. Dans celui-ci, par mouvements répétés, les *peignes* brossent et alignent les fibres soigneusement jusqu'à ce que la laine présente une texture prête à être filée.

Diane Gonthier avec les peignes à carder à la ferme de La Butte Magique.
Source : photo de Colette Légaré

Le moulin à carder la laine peut produire en une heure ce qu'une femme peut faire en une journée avec ses propres peignes à carder. Plusieurs d'entre elles choisissent donc d'utiliser ce service et de plutôt consacrer leurs longues soirées d'hiver à filer leur laine à l'aide d'un fuseau et d'un rouet. Le rouet permet de faire des écheveaux de laine de trois ou quatre brins selon l'utilisation projetée. Cela suffit pour tricoter les bas, tuques, mitaines, foulards, châles et chandails. Pour le tissage, on augmente le nombre de brins de laine. On tisse les couvertures, rideaux, tentures et tapis ainsi que des pièces d'étoffe servant à confectionner les habits. Tous ces vêtements et tissus de laine, faits à la maison et à la main, permettent aux habitants d'habiller famille et demeure. Éloignées des magasins et ne disposant que de peu d'argent, les femmes misent sur ce *brin de fil* et sur leur talent pour contrer les froidures du pays.

Diane Gonthier au rouet à la ferme de La Butte Magique.
Source : photo de Colette Légaré

Le bois et la laine sont omniprésents dans les foyers d'antan. Leur utilisation a généré des entreprises locales pour en faciliter la production, mais l'habileté de ces hommes et de ces femmes en a concrétisé l'usage.

Recherche et rédaction : Société du Patrimoine SOPABIC

De plus amples informations sur les thèmes du circuit sont disponibles sous l'onglet **« Tourisme »** du site Internet de la Ville **www.villedemont-tremblant.qc.ca**.

An English version of this text is available on the Ville website at **www.villedemont-tremblant.qc.ca**, in the **"Tourism"** section.

Ville de
MONT-TREMBLANT